

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Banzyville.
Novembre-décembre 1892.

.....

Croire que la vie d'Afrique est faite de repos et de quiétude serait singulièrement se méprendre. C'est au contraire une vie toute d'activité, de soucis et d'accablante responsabilité.

Du matin au soir, et la nuit encore, c'est la lutte sans trêve; rien ne vient seul, tout est à créer; la maison qui vous abrite, c'est vous qui l'avez élevée; l'arbre qui vous donne ses fruits, c'est vous qui l'avez planté. Et au prix de quelles peines! Sous un climat redoutable, dans un pays vierge, entouré d'une population sauvage, avec les ressources les plus restreintes.

Que de blancs j'ai vus, terrassés par la fièvre, surveiller de leur couche les travaux de leurs hommes; malades encore, se mettre en marche et faire de longues étapes quand leur présence était indispensable en un point donné; soutenus par la seule volonté et par le devoir!

J'ai parlé précédemment des multiples occupations qui m'absorbent quand je séjourne à Banzyville; on se rend difficilement compte

de cette vie complexe sans l'avoir vécue. Outre une surveillance incessante, je dois non seulement enseigner aux travailleurs les métiers dont j'ai une vague notion, mais encore ceux qui me sont totalement inconnus; aussi, que de mécomptes, que de déboires; mais, le jour du succès, quelle fierté légitime!

Afin de donner une idée des difficultés imprévues que l'on peut rencontrer, je citerai deux exemples: le sciage de long et la construction en briques.

Une grande mâchoire d'acier, une forêt et des hommes, avec ces éléments, faites des planches!

Il faut d'abord choisir les essences appropriées, les troncs qui ne se fendillent pas, dont le bois ne sera pas immédiatement rongé par les insectes. L'abatage et le transport ne demandent qu'un travail musculaire. On enlève alors l'écorce et l'aubier; puis il s'agit d'équarrir le reste; s'il est relativement aisé d'apprendre aux ouvriers à manier l'herminette, il est diablement difficile de leur inculquer les notions géométriques nécessaires pour que la poutre n'ait pas les formes les plus bizarres.

Admettons ce résultat obtenu, le tronc est mis sur chantier, l'on trace longitudinalement au cordeau, imprégné de charbon de bois pulvérisé dans l'eau (encore faut-il le savoir), l'on trace donc au cordeau des lignes parallèles indiquant les planches; deux forts gaillards s'emparent de la scie, qui mord d'abord vigoureusement le bois, puis... se cale. Malgré des paquets de graisse, impossible de la faire glisser. Pourquoi? Je dois avouer, à ma grande honte, qu'au début je l'ignorais; un hasard m'a appris que pour user d'une scie, il fallait préalablement lui donner la voie, c'est-à-dire incliner les dents alternativement à droite et à gauche.

Les planches sont faites, crac..., elles se divisent en deux, se recroquevillent, le bois n'était pas sec!

Pour bâtir en briques, bien plus d'imprévus encore. En Europe,

j'avais vu faire tant et tant de maisons, que j'étais convaincu que cela irait tout seul!

Et cela ne va pas tout seul du tout; voilà que le mortier (sans chaux) ne convient pas; puis, les fondations glissent, les murs penchent leurs briques éplorées; les coins, oh! ces coins! et il y en a des quantités, à chaque porte, à chaque fenêtre, délicats, difficiles, instables. Puis survient une averse, ma maçonnerie encore fraîche s'écroule; des heures de travail perdues, des inquiétudes nouvelles, l'œil fixé sur le niveau ou sur le fil à plomb!

En revanche, quelle joie quand s'élèvent ces murs résistants, ces assises, ces colonnes bien droites; avec quel plaisir l'on habitera cette solide maison, palais d'Afrique, et comme l'on est heureux de dire, au passager qui débarque : « C'est ma maison de briques, la première de l'Ubangi! »

Soins et récompense s'attachent ainsi aux moindres choses : au poussin qui vient de naître, à la semence qui vient de germer; c'est la lutte pour l'existence dans tous ses nobles détails, en apparence futiles et pourtant si importants.

.....

Les gamines des villages voisins passent presque toutes leurs journées à la station, soit sagement assises sous ma véranda, soit dansant gentiment durant des heures entières.

Grand ami de ces drôles de petites moricaudes, elles me suivent dans mes tournées fréquentes en m'appelant : « Mazui.i.i.! »

Le dimanche, je permets aux indigènes

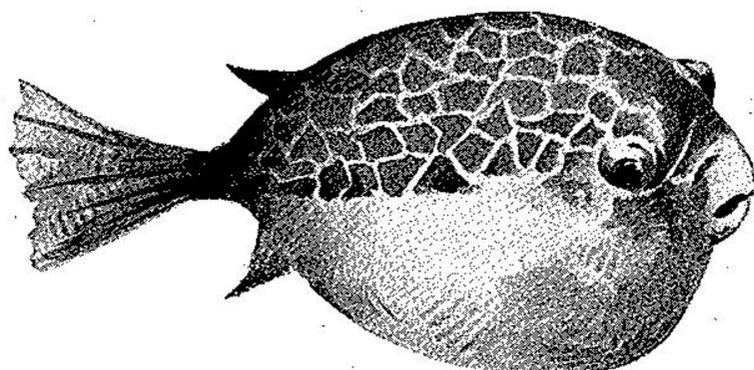




de l'un ou l'autre village de venir se livrer, sur la place d'honneur, à leurs exercices chorégraphiques, simulant des fêtes, des guerres; comédies d'une couleur locale intense qu'aucun de nos spectacles ne pourra jamais égaler.

Ces heures de récréation ont encore un résultat pratique, partager les jeux du noir; n'est-ce pas lui inspirer confiance, s'assurer de ses sympathies!

Travail moral qui est notre véritable mission; plus que nos fusils, il assure le triomphe de la cause civilisatrice; plus que les traités, il étend notre protectorat efficace!



Les grands événements sont toujours l'arrivée d'un transport, surtout de ceux qu'amène le steamer faisant régulièrement le trajet Mokoanghay-Banzville.

« Touque-touque aga », touque-touque vient, disent les naturels dans leur langage imagé; c'est l'*En Avant* qui paraît au loin; sitôt je cours à la rive et cherche à deviner, folle illusion! ce qu'amène le courrier d'Europe.

Tous les deux ou trois mois, parfois davantage, arrivent la correspondance, les colis postaux, les vivres, les marchandises; si peu

que l'on reçoive, ces envois du pays raniment le courage, la volonté, font oublier les misères, les ennuis, et mettent un baume sur toutes les plaies.

Oh! les belles heures d'Afrique!

Sauf au passage des transports, je suis presque toujours seul, et s'il vient parfois un adjoint provisoire, je profite de sa présence pour faire mes excursions politiques.

Outre mes voyages à l'intérieur, chez les Bongos, je me suis rendu deux fois à Yakoma; la première pour conduire un important ravitaillement, la seconde pour accompagner Hanolet, mon brave chef et ami, et le docteur Reusens, un excellent camarade.

Ce dernier voyage a été marqué par un épisode particulièrement désagréable.

Nous étions arrivés à proximité d'un village, dans la zone de Yakoma, passé la région dangereuse. Ce village est désert; un des deux soldats, gardiens du poste, nous attend seul, anxieux, à la rive.

Il nous dévoile un complot: les indigènes sont embusqués plus haut, prêts à nous attaquer.

Immédiatement, Hanolet lève le poste; mais quelle n'est pas notre horreur de voir arriver le second soldat et sa femme, tous deux hideux de petite vérole en pleine suppuration; il faut les embarquer malgré le danger de la contagion, car ne pas les enlever serait abandonner leur vie à ces populations devenues hostiles.

A quelles manœuvres faut-il encore attribuer ce revirement subit?



Yakoma, situé au confluent du M'Bumu et de l'Uellé, à deux lieues en amont du poste français d'Ikessé, est une importante station; c'est la dernière avant d'arriver au pays des sultans, la dernière donc où l'autorité des blancs s'étend directement sur les indigènes.



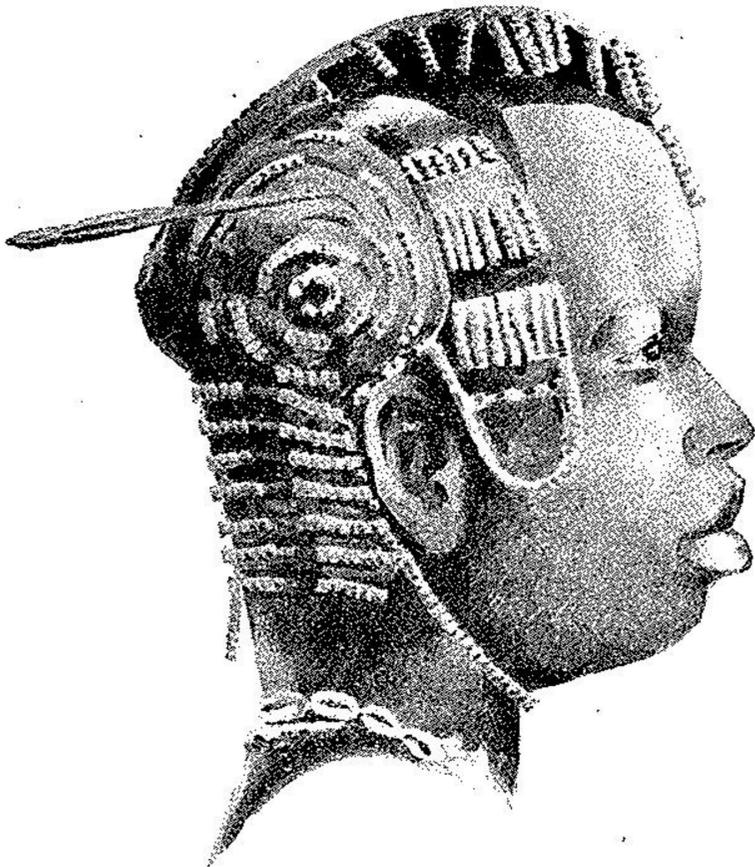
Le pays est plat, marécageux, peu boisé, aussi peuplé que Banzyville. Si les naturels sont moins sympathiques, ils n'en sont pas

moins curieux à étudier; ils rappellent physiquement les Sangos, ont les têtes plus ornées encore; les perles font invasion jusque dans la barbe; les longues chevelures sont même portées par des hommes, ce qui leur donne un air parfaitement crétin, du reste.

Aux ornements de cuivre rouge s'ajoutent ceux d'ivoire, des anneaux principalement.

Les armes sont d'une grande richesse.

.....
Parmi les excursions que j'ai faites à l'intérieur, la plus intéressante a été celle

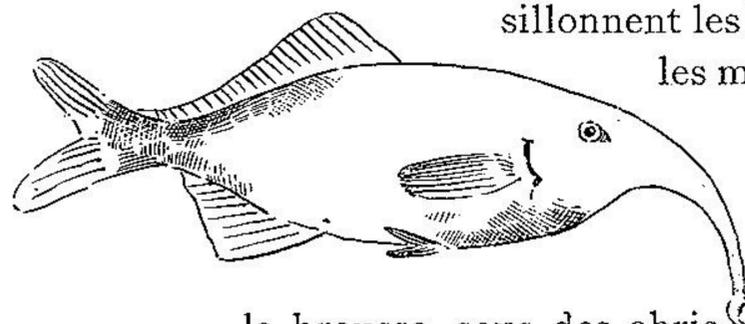


chez les « Votets », populations qui n'avaient jamais reçu la visite de blancs, dont les villages sont à trois journées de marche de Banzyville.

Depuis longtemps, Déba, leur grand chef, était préparé à ma venue par des émissaires que j'avais envoyés, porteurs de légers présents.

Un matin, je me mets en route, accompagné d'une faible escorte, car un grand déploiement de force eût effrayé ces Bongos farouches.

Le pays à traverser est légèrement ondulé, couvert de bouquets d'arbres, refuges d'éléphants et d'antilopes, dont les chemins multiples sillonnent les herbes. La saison des pluies cessait à peine;



les marais sont nombreux; les rivières, grossies, ont démantibulé les ponts indigènes, faits de lianes et de rondins; aussi, les étapes sont-elles très difficiles.

Je loge les deux premières nuits dans la brousse, sous des abris que mes hommes me construisent adroitement; enfin, le troisième jour, nous arrivons à un premier village dont les habitants se sauvent à notre arrivée, malgré l'annonce de mon voyage paisible; mais ces noirs sont si habitués aux surprises, qu'à la moindre alerte ils se cachent dans les herbes, d'où ils regardent l'intrus d'un œil inquiet.

Rassurés sans doute par leur examen, ils prennent confiance et reviennent bientôt un à un. Après avoir fraternisé quelques instants avec eux, nous reprenons notre marche pour arriver bientôt aux premières huttes de « Dango », la résidence de Déba.

L'on m'avait signalé cette agglomération comme immense; je ne m'étais jamais imaginé un développement pareil. Si loin que la vue s'étend : sur les collines, dans les vallées, ce ne sont que chimbèques dressant leurs têtes pointues au-dessus d'une forêt de bananiers. Le tam-tam, cette télégraphie primitive, avait averti de mon arrivée et

sans doute aussi de mon appareil peu guerrier, car les indigènes, ornés de leurs plus beaux atours, se pressent en masse sur mon passage, manifestant leur curiosité par de bruyantes démonstrations.

Débouchant sur une place magnifique, au sol rouge, unie et propre, je vois s'avancer vers moi un jeune homme bien découplé, entouré d'une cour pittoresque.

C'est Déba !

Je suis conduit sous un hangar et la palabre commence par l'échange du sang; cérémonie en apparence importante, en fait nulle comme résultat; elle est suivie de l'échange des cadeaux; au point de vue nègre, je suis roulé; mais je me rattrape en disant pompeusement : « Déba, tu es très ladre; cependant, un si grand chef que moi pouvant se passer de tes présents, je n'insiste pas et t'autorise à ne donner que quelques chèvres pour mes hommes. »

Contre mon attente, ce chef est encore un roitelet sans autorité, plutôt l'émissaire que le maître de ses sujets.

La palabre terminée, je me livre en pâture à la foule; j'étouffais; c'était à qui sentirait mes mains, ma tête; il fallait me découvrir pour montrer mes cheveux, ouvrir ma bouche, tirer la langue; pour un peu, les moricauds voulaient que je me mette tout nu. Par politique, je dois supporter cette curiosité intempestive; mais avec quel bonheur je m'échappe, une fois l'effet produit, pour prendre le chemin du retour.

.

